

ple. Vêtu de son simple habit de marin, caleçon et chemise de toile, les jambes et la poitrine nues, inondé de sueur, une épée à la main, il était partout et dirigeait toutes les attaques. Son énergie et son audace entraînaient et fascinaient le peuple ; on le suivait et on lui obéissait avec une docilité qu'on a de la peine à croire. Il était fier, mais bon et généreux, et il empêcha, par l'ascendant qu'il exerçait sur la populace, beaucoup de grands malheurs qui sans lui seraient arrivés. Il fut comme une vraie providence pendant ces jours de révolution. Il fit élever un tréteau sur la place del Mercato, et de là, comme du haut d'un tribunal suprême, il distribuait la justice à son peuple. Puis il traitait d'égal à égal avec le vice-roi. — Quand on pense que l'homme qui faisait ces choses-là n'était qu'un misérable pêcheur, sans aucune instruction, ne sachant ni lire ni écrire, livré à son seul instinct, à la seule inspiration du moment, n'ayant aucun des moyens de séduction qui servent à dominer les masses, on a grandement raison de s'étonner et de regarder cela comme un de ces faits que l'on essaie vainement d'expliquer, mais qu'il faut admettre...

De Naples s'élevait vers le ciel, avec les cris des hommes et des femmes, un épais nuage de fumée. La ville semblait le foyer d'un vaste incendie, elle fumait comme son volcan. C'était des ruines des palais incendiés que montait ce flot de fumée. Les femmes et les enfans accouraient de toutes parts les armes à la main et augmentaient le désordre. On traînait par les rues les cadavres des soldats, et on clouait leurs membres à des piquets sur les places publiques. Une profonde terreur planait sur la ville ; Masaniello régnait sur son tréteau et le peuple écoutait dans un religieux silence les paroles de son chef à demi-nu.

Dès les premiers jours du soulèvement, Masaniello, dans la bonté et l'inexpérience de son âme, s'était confié à un certain Perroni, un échappé de prison, qui ne contribua à la révolution que pour pouvoir, à la faveur du désordre, éviter les coups de la justice qui le poursuivait. Il fut un des principaux acteurs de ce drame sanglant. Mais il voyait d'un œil jaloux les honneurs que le peuple rendait à Masaniello, et il résolut de le trahir et de le vendre. Pour cela, il s'adressa à un maréchal-de-camp nommé Grassi, qui fit encher dans l'église del Carmine, dans le cloître du couvent et dans les rues qui mènent à la place del Mercato, un assez grand nombre de gens armés, espèces de sicaires ou d'assassins que l'on appelait alors *bravi*.

Voici comment le Perroni exécuta sa trahison.

Pour soustraire Masaniello aux yeux du peuple, il lui dit de le suivre dans l'église parce qu'il voulait lui communiquer une affaire de la plus haute importance. Le pêcheur le suit sans arrière-pensée ; mais à peine est-il dans l'église, qu'un coup d'arquebuse lui révèle ce qu'il n'avait pas soupçonné. Il s'écrie aussitôt : « je suis trahi ! » Mais plusieurs décharges couvrent ses cris, sans toutefois l'atteindre. Il attribua ce fait au scapulaire qu'il portait toujours sur sa poitrine, comme tous les *lazzaroni*.

Aux cris de son chef et aux décharges des arquebuses, tout le peuple qui était sur la place se jeta avec impétuosité dans l'église. Sa fureur fut terrible ; en un instant les dalles furent rongées du sang des *bravi*. Le lieu saint devint une terrible boucherie ; deux sicaires furent égorgés sur le maître-autel. Quant à Domenico Perroni, il fut trouvé dans une cellule du couvent, agenouillé aux pieds d'un religieux et lui demandant l'absolution de son crime. On l'arracha des bras du frère, et un homme le

tua d'un coup d'arquebuse dont il avait appuyé le canon contre sa poitrine pour ne pas le manquer. Après cela le peuple se répandit en vociférant dans la ville, et portant au bout des piques les têtes de ceux qu'il venait de massacrer.

Cet événement ne fit qu'accroître l'amour du peuple pour son idole. Ces braves pêcheurs regardèrent dès lors cet homme comme un envoyé de Dieu, comme leur véritable sauveur, et ils l'entourèrent de respect, de vénération et même d'une espèce de culte religieux.

Il est à remarquer que Masaniello n'avait jamais eu la pensée de renverser le gouvernement et d'usurper l'autorité royale. Il était arrivé au point où nous le voyons, insensiblement, sans le savoir, sans le vouloir, par la seule force des choses et pour ainsi dire malgré lui. Voici un fait qui le prouve :

Un jour, un homme masqué vint à lui et essaya de le tenter par ces paroles : « Masaniello, grâce à toi, nous marchons vers une délivrance certaine, et je vois déjà une brillante couronne qui va te ceindre le front sans que tu te sois donné la peine de la demander. » Masaniello détourna la tête avec une expression profonde de dédain et de fierté : Tais-toi, lui dit-il, je ne suis qu'un pauvre homme, et il ne me faut d'autre couronne que celle de la madone (1). Je n'ai d'autre pensée que de soulager ma chère patrie du poids qui pèse sur elle, et quand j'aurai accompli mon œuvre, quand j'aurai rendu à mon roi le trône que je cherche à lui conserver, alors, pauvre pêcheur, je redeviendrai pêcheur. Dans tous les cas, je serai tout ce que je pourrai pour ne pas salir mon nom du titre de rebelle.

« — Tu te trompes, reprit l'homme masqué, l'on ne blâme le rebelle que lorsqu'il ne réussit pas. La victoire justifie tout, et le droit est toujours du côté de celui qui triomphe. Prends-y garde, tes forces sont terribles, les temps favorables et les richesses de tant de nobles maisons peuvent être à toi. Ne méprise pas la fortune qui te sourit aujourd'hui, et souviens-toi de ce que je te dis : si tu as le malheur de te fier aux trompeuses promesses des Espagnols, tu es perdu, toi et les tiens. »

Pour toute réponse, Masaniello haussa les épaules et s'éloigna brusquement.

Le 11 juillet, cinquième jour de la révolte, une foule immense se pressait dans l'église del Carmine. Un notaire public lisait au peuple, dans la chaire même, le nouveau traité contenant les concessions et les promesses de paix et de bonheur du vice-roi.

Après la lecture le peuple, plein de joie, entonna le *Te Deum*. Le vice-roi ayant appris l'heureux effet de ses promesses, envoya son capitaine des gardes pour engager Masaniello à venir à son palais. Cette demande étonna d'abord le Napolitain ; il monta à cheval sur la place et demanda au peuple son avis : « *Popolo mio, volete voi ch'io vada dal signor vice-re?* » — *Si... si...* » cria le peuple.

Il faut dire que Masaniello commençait toujours ses harangues par ces mots qui produisaient un effet magique sur les esprits : *popolo mio*, mon peuple.

Il était six heures du soir, le peuple encombra les abords du palais, les rues étaient ornées de draperies, les femmes, les vieillards étaient aux fenêtres, Naples avait un air de fête inaccoutumée. L'on fit place au cortège qui s'avancait. D'abord venait le cardinal-archevêque de Naples dans sa voiture, puis après lui Masaniello monté sur un superbe cheval du cardinal. Il était couvert d'un manteau de toile d'argent, son chapeau était ombragé par un panache, à l'un de ses côtés pendait une épée et de l'autre un rouleau de papier. Son frère,

(1) *Corona* veut aussi dire en italien *chapelet*.

Matteo, venait à côté de lui, à cheval, vêtu de son simple habit de pêcheur et le corps à demi-nu. Giulio Grunio, conseiller du peuple, fermait la marche dans une chaise à porteur. Avant d'entrer dans le palais, Masaniello eut un moment d'hésitation et de crainte, lorsqu'il vit la quantité de soldats sous les armes qui en gardaient les abords : et, se retournant, il dit au peuple ces paroles : « *Popolo mio*, si dans deux heures vous ne me voyez pas sortir, démolissez le palais et ne laissez pas pierre sur pierre. » Il se fit un moment de silence, puis il reprit : « Si je meurs, ô mon peuple, promettez-moi du moins de dire un *ave* pour moi. » Après quoi il s'élança au galop dans la cour du palais.

Quelques instans après, il parut au balcon avec le vice-roi, qui l'embrassa plusieurs fois en présence de la multitude, qui applaudissait et hurlait de joie. Les clameurs étaient telles, qu'ayant voulu tous les deux parler des intérêts du peuple, il leur fut impossible d'entendre leurs paroles. Alors Masaniello s'avança de nouveau au balcon, et posa un doigt sur sa bouche. A ce signe, un silence profond se fit aussitôt au milieu de cette masse d'hommes. Pour mieux montrer son pouvoir au vice-roi, il lui demanda ce qu'il voulait qu'il commandât au peuple. Il lui répondit de faire évacuer la place. Masaniello fit un signe, et en un instant la place fut déserte.

On a dit ou simplement préssumé que les intentions du vice-roi étaient de faire périr Masaniello ou de le ret- nir prisonnier dans son palais, mais qu'il fut effrayé de l'ascendant prodigieux de cet homme sur les Napolitains. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il le laissa sortir, après lui avoir offert plusieurs choses précieuses que celui-ci ne voulut pas accepter, et après l'avoir décoré du titre de capitaine-général du peuple.

Ce jour-là, le héros napolitain atteignit le plus haut point de sa gloire. Mais comme la vie humaine a deux versans opposés, l'un qu'il faut gravir, l'autre qu'il faut descendre ; l'heure du triomphe de Masaniello marquait aussi le commencement de sa ruine. C'est là une triste loi de notre nature à laquelle nulle existence, quelque éclat qu'elle ait jeté, n'a pu échapper.

Les rebelles, les amis du désordre, une foule de misérables, qui ne rêvaient que pillage et massacre, ne lui pardonnèrent pas d'avoir accordé les deux partis et d'avoir ainsi étouffé la révolution dans son germe. Ce peuple inconstant, mobile, ingrat, comme le sont tous les peuples, commença à se détacher de lui, l'accusant de l'avoir trahi et de s'être vendu au vice-roi.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'étourdi par les honneurs et les flatteries de la cour, Masaniello abandonna sa petite maison pour habiter le palais du vice-roi. La vice-reine envoya chercher la femme du pêcheur dans sa propre voiture. « *Vostra signoria sia la molto ben venuta,* » lui dit la duchesse en la voyant ; — « *E vostra eccellenza la molto ben ritrovata,* » reprit spirituellement la femme de Masaniello.

Dès ce moment son étoile commença à pâlir.

Quelques auteurs prétendent qu'on fit boire à Masaniello un poison qui ne lui donna pas immédiatement la mort, mais qui déranger les organes de son cerveau, et le jeta dans un état terrible de délire et d'exaltation qui présentait tous les symptômes de la folie. La vérité est qu'il tomba dans une sorte de mélancolie noire, dont il ne sortait que pour se livrer à des excès de fureur et à des actes de monomanie qui faisaient peine à voir. Il en est qui prétendent que cet état était simulé de sa part ; d'autre qui disent que pendant que dura l'insurrection il prenait si peu de nourriture que son corps s'éta- it affaibli extrêmement, qu'il était devenu